

SIX DOUZAINES DE TRIOLETS

et

36 CHANSONS NOUVELLES



Le pêcheur napolitain
Jean-Baptiste Carpeaux

Wilfrid Sébaoun

SIX DOUZAINES DE TRIOLETS

et

36 CHANSONS NOUVELLES

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-30-0
© Les Éditions de la reine Mab, 2013

SIX DOUZAINES DE TRIOLETS

*[...] l'amour est pour tous, — ils ont beau le
nier, — la grande chose de la vie !*

CHARLES BAUDELAIRE

Choix de maximes consolantes sur l'amour

*Vous le saurez : oui, quoi qu'il en puisse être,
De gré, de force, Amour sera le maître :
Et, dans sa fièvre alors lente à guérir,
Vous souffrirez, ou vous ferez souffrir.*

MARCELLINE DESBORDES-VALMORE

*Let Love go, if go she will.
Seek not, O fool, her wanton flight to stay.
Of all she gives and takes away
The best remains behind still.*

ROBERT LOUIS STEVENSON

*That Love is all there is,
Is all we know of Love;
It is enough, the freight should be
Proportioned to the groove.*

EMILY DICKINSON

Un rêve franchit l'horizon,
Nous venons de nous reconnaître.
La mer chante et nous nous berçons,
Un rêve franchit l'horizon.
La Grande Ourse attend un ourson,
La Petite Ourse aussi, peut-être.
Un rêve franchit l'horizon,
Nous venons de nous reconnaître.

Cet amour a des doigts de feu,
Nos cœurs ont soif de ses caresses,
S'ils se brûlent, tant pis pour eux.
Cet amour a des doigts de feu,
Pour quels cœurs est-il dangereux ?
Pour ceux qui violent leurs promesses !
Cet amour a des doigts de feu,
Nos cœurs ont soif de ses caresses.

La lune est un étang gelé
Couvert d'un fin voile de neige.
Allons là, ma sœur, patiner.
La lune est un étang gelé.
Notre amour a tout transformé,
Pour nous deux, par un sortilège.
La lune est un étang gelé
Couvert d'un fin voile de neige.

Pendant les nuits brèves de juin,
J'ai fait pour toi bien des poèmes
Qui célébraient l'amour lointain.
Pendant les nuits brèves de juin,
Je rêvais qu'allait poindre enfin
Une aube magique : toi-même.
Pendant les nuits brèves de juin
J'ai fait pour toi bien des poèmes.

Si elle peut chanter pour toi,
Je chanterai avec la pluie,
Pour toi, une aubade à deux voix.
Si elle peut chanter pour toi,
La pluie te dira, comme moi :
« Ne crains plus que l'amour te fuie. »
Si elle peut chanter pour toi,
Je chanterai avec la pluie.

Je te donne mes triolets ;
Je suis troubadour, tu es reine.
Roi sans royaume et sans palais,
Je te donne mes triolets.
La liberté du roitelet
Et le chant sont tout mon domaine.
Je te donne mes triolets ;
Je suis troubadour, tu es reine.

Boirons-nous ensemble le vin
De la vigne que je cultive ?
Notre amour mûrit les raisins ;
Boirons-nous ensemble le vin ?
(Que veux-tu ? chat échaudé craint
Toujours l'eau froide, morte ou vive.)
Boirons-nous ensemble le vin
De la vigne que je cultive ?

Le pinceau du soleil mourant
A choisi l'or et l'améthyste
Pour réprimander deux enfants.
Le pinceau du soleil mourant
Nous a rappelé nos serments.
Pour nous reprocher d'être tristes,
Le pinceau du soleil mourant
A choisi l'or et l'améthyste.

Je ne renierai pas mon chant,
De cela tu peux être sûre.
Qu'il soit ou non mon seul enfant,
Je ne renierai pas mon chant,
Écrit pour toi, au fil des ans,
Avec le sang de ma blessure.
Je ne renierai pas mon chant,
De cela tu peux être sûre.

Le soleil n'est plus qu'un tison
Rougeoyant dans le ciel de cendre.
Notre amour se meurt, nous pleurons.
Le soleil n'est plus qu'un tison.
Chantons quand même une chanson,
Notre amour peut encore entendre.
Le soleil n'est plus qu'un tison
Rougeoyant dans le ciel de cendre.

Nous nous ferons un feu de bois,
Quand la vie nous semblera grise ;
Il affermira notre foi.
Nous nous ferons un feu de bois ;
Il sera comme toi et moi,
Nous lui confierons nos hantises.
Nous nous ferons un feu de bois,
Quand la vie nous semblera grise.

La pluie, qui n'aime pas les chats,
Accaparait toits et gouttières ;
Tu tançais, blottie dans mes bras,
La pluie, qui n'aime pas les chats.
Te souviens-tu de ce jour-là ?
Je t'aimais, tu en étais fière ;
La pluie, qui n'aime pas les chats,
Accaparait toits et gouttières.

« Viens, Guignol, avec ton gourdin,
Et rosse vite le gendarme ! »
Mon cœur est tout cris enfantins.
« Viens, Guignol, avec ton gourdin ! »
Le beau voyageur clandestin,
C'est l'amour, et mon cœur s'alarme.
« Viens, Guignol, avec ton gourdin,
Et rosse vite le gendarme ! »

M'as-tu vraiment abandonné,
Oiseau bizarre qui t'envoles
Sans dire où tu vas te nicher ?
M'as-tu vraiment abandonné ?
C'est dur de te voir t'éloigner
Ô amour, sans une parole !
M'as-tu vraiment abandonné,
Oiseau bizarre qui t'envoles ?

Je ne sais pour quelle raison
Mon cœur convalescent s'alarme.
Le jet d'eau murmure ton nom,
Je ne sais pour quelle raison.
Mon rêve renaîtra-t-il ? Non !
Il m'a coûté assez de larmes !
Je ne sais pour quelle raison
Mon cœur convalescent s'alarme.

Toi qui entres dans le jardin,
Délivre-toi de tes chimères !
Cueille ton bonheur brin à brin,
Toi qui entres dans le jardin !
L'été met sur l'eau du bassin
Des reflets au regard sévère.
Toi qui entres dans le jardin,
Délivre-toi de tes chimères !

Sur l'eau tranquille du bassin
Vogue un petit navire à voiles.
Le vent est doux, le ciel serein.
Sur l'eau tranquille du bassin
Mon rêve s'arrête, incertain.
Dans mon cœur le soleil se voile.
Sur l'eau tranquille du bassin
Vogue un petit navire à voiles.

Nous comprenions les marronniers
Qui chantaient le vent et l'automne ;
Nos cœurs n'étaient pas renfrognés,
Nous comprenions les marronniers.
Avec la foi du charbonnier
En l'amour, la vie est si bonne !
Nous comprenions les marronniers
Qui chantaient le vent et l'automne.

Les ombres des petits poissons
Glissaient sur le fond de la vasque.
Côte à côte, nous regardions
Les ombres des petits poissons.
Le jet d'eau mentait-il ou non
Au vent, ce confident fantasque ?
Les ombres des petits poissons
Glissaient sur le fond de la vasque.

Que disent nos petites sœurs
Au vent ivre de nostalgie ?
Sur l'amour, qui naît, vit et meurt,
Que disent nos petites sœurs ?
Je ne sais, mais aucune fleur
Du jardin ne peut dire : « Oublie ! »
Que disent nos petites sœurs
Au vent ivre de nostalgie ?

J'ai appris un secret troublant,
En écoutant bien les platanes.
Dans le jardin où je t'attends,
J'ai appris un secret troublant :
Le vent me ressemble, partant,
Il ne cherche que son Ariane.
J'ai appris un secret troublant,
En écoutant bien les platanes.

Guignol amusait les enfants,
Nous nous regardions sans mot dire.
Juillet devenait étouffant,
Guignol amusait les enfants.
Nous rêvions de jours triomphants
Où nos enfants nous feraient rire.
Guignol amusait les enfants,
Nous nous regardions sans mot dire.

Souvent, pensant aux Deux Pigeons,
Dans le jardin, je me sermonne.
Et j'écris, je fais des chansons,
Souvent, pensant aux Deux pigeons,
Pour toi seule, en toutes saisons,
Hiver, printemps, été, automne.
Souvent, pensant aux Deux Pigeons,
Dans le jardin, je me sermonne.

Le ciel était blanc, il neigeait ;
J'errais dans les allées désertes.
Le jardin, comme moi, songeait ;
Le ciel était blanc, il neigeait.
Erraient les spectres des projets
Faits à deux à la saison verte.
Le ciel était blanc, il neigeait ;
J'errais dans les allées désertes.

Le jour où notre amour est né,
Le jardin glorifiait l'automne ;
Je le vois, maintenant, fêter
Le jour où notre amour est né.
N'aurons-nous pas, dès cet été,
Un des beaux fruits que l'amour donne ?
Le jour où notre amour est né,
Le jardin glorifiait l'automne.

À travers un rêve sans tain,
Je te verrai, réelle, heureuse,
Avec un enfant sur le sein.
À travers un rêve sans tain,
Je te verrai, dans le jardin,
Chantant doucement mes berceuses.
À travers un rêve sans tain,
Je te verrai, réelle, heureuse.

Dans le jardin du Luxembourg,
Des moineaux jouent à la marelle.
Nous voilà comme aux premiers jours,
Dans le jardin du Luxembourg !
Pour que se rallume l'amour,
Il a suffi d'une étincelle !
Dans le jardin du Luxembourg,
Des moineaux jouent à la marelle.

La chanson d'un merle joyeux
Me trotte sans fin par la tête.
Ah ! quel rêve, écouter à deux
La chanson d'un merle joyeux
Que l'on imagine amoureux
De la plus tendre des merlettes !
La chanson d'un merle joyeux
Me trotte sans fin par la tête.

Dans le murmure des ruisseaux
Scintille une longue berceuse.
Qu'il est doux, ce chant ! Il éclot
Dans le murmure des ruisseaux
Chaque fois qu'un amour nouveau
Fusionne deux âmes heureuses.
Dans le murmure des ruisseaux
Scintille une longue berceuse.

Quoi que prétendent les moqueurs,
Bien simple est mon art poétique :
Tout est bon qui touche ton cœur.
Quoi que prétendent les moqueurs,
Je ne suis pas un pur rêveur,
Et mon art vise un but pratique.
Quoi que prétendent les moqueurs,
Bien simple est mon art poétique.

La pluie frappe sur les carreaux
Pour qu'on lui ouvre la fenêtre.
Seule dans la nuit, le cœur gros,
La pluie frappe sur les carreaux.
Je la comprends, moi, un Pierrot
Si triste avant de te connaître.
La pluie frappe sur les carreaux
Pour qu'on lui ouvre la fenêtre.

Bien que je sois un chat méfiant,
Je me blesse souvent les pattes.
Je cours au bord de toits glissants,
Bien que je sois un chat méfiant.
Épris d'un idéal fuyant
Semblable aux soleils écarlates,
Bien que je sois un chat méfiant,
Je me blesse souvent les pattes.

C'est vous qui me rongez le cœur,
Chimères, vaines espérances,
Cruelles filles de la peur.
C'est vous qui me rongez le cœur,
Et non les souvenirs moqueurs
D'amours perdus comme l'enfance.
C'est vous qui me rongez le cœur,
Chimères, vaines espérances.

Chacun de nous a eu sa part,
Aucun de nous n'a eu la fève :
Ni roi ni reine ! Et il est tard.
Chacun de nous a eu sa part.
Oui, philosophes goguenards,
La vie n'est rien qu'un mauvais rêve.
Chacun de nous a eu sa part,
Aucun de nous n'a eu la fève.

Le jardin est déjà fermé,
La nuit berce une lune morte.
Tant pis pour nos cœurs affamés,
Le jardin est déjà fermé.
Nous n'avons pas su nous aimer,
Aucun chant ne nous reconforte.
Le jardin est déjà fermé,
La nuit berce une lune morte.

Je ne t'ai pas abandonné,
Il convient que je te reprenne
À celle qui t'a piétiné.
Je ne t'ai pas abandonné,
Mon cœur, tu n'es pas condamné
À ne connaître que la peine.
Je ne t'ai pas abandonné,
Il convient que je te reprenne.

L'amour m'a donné des leçons
Que j'ai payées d'amères larmes,
Dans ma jeunesse, à Briançon.
L'amour m'a donné des leçons,
Et je sais nourrir mes chansons
D'un adieu sur la place d'Armes.
L'amour m'a donné des leçons
Que j'ai payées d'amères larmes.

Déguisé en simple passant,
Je parcourais des rues obscures.
Troubadour, j'allais, bien souvent,
Déguisé en simple passant,
Dans Briançon, ourdir un chant,
Pour mieux supporter ma blessure.
Déguisé en simple passant,
Je parcourais des rues obscures.

J'ai un unique compagnon,
Il danse au bout d'un fil qui brille,
C'est un arlequin de carton.
J'ai un unique compagnon
Dans la chambre où je tourne en rond
En rêvant toute une famille.
J'ai un unique compagnon,
Il danse au bout d'un fil qui brille.

Je sais le forcer à chanter,
Ce paresseux, mon cœur malade
Que le sort a tant éprouvé,
Je sais le forcer à chanter.
Elle viendra le consoler,
La princesse de ses aubades.
Je sais le forcer à chanter,
Ce paresseux, mon cœur malade.

L'amour tarde, l'automne fuit ;
Pour qui, en hiver, chanterai-je ?
Où mène ce chemin, ô nuit ?
L'amour tarde, l'automne fuit ;
Ô nuit, le chemin que je suis
Disparaîtra-t-il sous la neige ?
L'amour tarde, l'automne fuit ;
Pour qui, en hiver, chanterai-je ?

Dans le grand désert angoissant,
La lune veille, bonne et sage.
Elle pense à tous les vivants,
Dans le grand désert angoissant.
C'est pour tous, faibles et puissants,
Que cette fontaine voyage.
Dans le grand désert angoissant,
La lune veille, bonne et sage.

C'est toi que je redoute et fuis,
Ô silence des heures mortes !
Ce n'est pas les yeux de la nuit,
C'est toi, que je redoute et fuis.
Ce n'est pas l'attente du bruit
De trois coups frappés sur ma porte,
C'est toi que je redoute et fuis,
Ô silence des heures mortes !

Je suis plus sage qu'un hibou,
Un ours ou un singe, il me semble.
Je tisse ma toile, c'est tout.
Je suis plus sage qu'un hibou.
J'attends ma proie, et non des sous ;
Je suis araignée, cœur qui trembles !
Je suis plus sage qu'un hibou,
Un ours ou un singe, il me semble.

— Chaque nuit, quand tu seras grand,
Tu tiendras dans tes bras la lune.
— Quand nous reverrons-nous, maman ?
— Chaque nuit, quand tu seras grand.
— Tu es morte et je suis vivant,
Apitoierai-je la fortune ?
— Chaque nuit, quand tu seras grand,
Tu tiendras dans tes bras la lune.

Dans l'eau dormante d'un écho,
J'ai lancé un nom : Eurydice.
Je chante des rêves éclos
Dans l'eau dormante d'un écho.
Je cherche par monts et par vaux
Un cœur que mes chansons remplissent.
Dans l'eau dormante d'un écho,
J'ai lancé un nom : Eurydice.

Ô Venise, pourquoi gémir ?
Comment veux-tu que je t'oublie ?
Amour qui me verras mourir,
Ô Venise, pourquoi gémir ?
Tu m'as fait boire un élixir
De fécondante nostalgie ;
Ô Venise, pourquoi gémir ?
Comment veux-tu que je t'oublie ?

L'hiver, qui t'aime moins que moi,
T'enveloppe de neige douce.
Ah ! Venise, j'envie parfois
L'hiver, qui t'aime moins que moi.
Quel dur jeu, la vie, loin de toi !
Et il est vain de crier « pouce ! »
L'hiver, qui t'aime moins que moi,
T'enveloppe de neige douce.

Aimer de loin et sans espoir !
Quelle folie était la mienne !
La lune pleurait à me voir
Aimer de loin et sans espoir.
Je versais dans un gouffre noir
L'eau de mon unique fontaine.
Aimer de loin et sans espoir !
Quelle folie était la mienne !

Je ne courais pas les chansons,
Dans les rues de la vieille ville.
L'hiver étreignait Briançon ;
Je ne courais pas les chansons,
Je cherchais, de maintes façons,
L'oubli, chose plus difficile.
Je ne courais pas les chansons,
Dans les rues de la vieille ville.

Sous ce blanc ciel de février,
Comme Pierrot fait triste mine !
L'amour est un piètre ouvrier,
Sous ce blanc ciel de février.
Un carnaval à oublier !
Pierrot cherche en vain Colombine.
Sous ce blanc ciel de février,
Comme Pierrot fait triste mine !

J'écoutais la nuit chanter
Un mélancolique prélude.
Le cœur et l'esprit chiffonnés,
J'écoutais la nuit chanter.
Un nouveau dessein m'était né,
Sa mère était la solitude.
J'écoutais la nuit chanter
Un mélancolique prélude.

Arlequin rit d'un rire amer,
Sa guitare n'a plus de cordes.
Seul à Venise, en plein hiver,
Arlequin rit d'un rire amer.
À Pierrot qui demande en vers
Sa main, Colombine l'accorde.
Arlequin rit d'un rire amer,
Sa guitare n'a plus de cordes.

L'amour, l'abandon, puis l'oubli :
C'est le programme de la fête.
Arlequin le lit et relit :
L'amour, l'abandon, puis l'oubli.
Mais Colombine lui sourit,
Et Arlequin en perd la tête.
L'amour, l'abandon, puis l'oubli :
C'est le programme de la fête.

L'ombre grouille de souvenirs
Déguisés, sous les vieux portiques.
Un long songe vient de mourir.
L'ombre grouille de souvenirs.
« Le carnaval ! Aimer, souffrir... »
Dit Venise, mélancolique.
L'ombre grouille de souvenirs
Déguisés, sous les vieux portiques.

Les cris rauques des remorqueurs,
Le soir, me semblaient lourds de blâme.
C'est tes cris que singeaient, mon cœur,
Les cris rauques des remorqueurs.
J'avais laissé fuir le bonheur,
Et Venise n'avait plus d'âme ;
Les cris rauques des remorqueurs,
Le soir, me semblaient lourds de blâme.

Polichinelle et Arlequin
Ne rêvent que de Colombine.
Venise soûle de chagrin
Polichinelle et Arlequin.
Colombine les aime bien,
Mais c'est Pierrot qu'elle câline.
Polichinelle et Arlequin
Ne rêvent que de Colombine.

« La Belle Dame sans Mercy
A pris les traits de Colombine ! »
S'exclame Arlequin, par dépit.
« La Belle Dame sans Mercy !
Comment mon cœur s'est-il mépris ?
Qu'en dis-tu, belle adamantine ?
La Belle Dame sans Mercy
A pris les traits de Colombine ! »

« Je te donnerais ce miroir
Qui te montrerait la plus belle
Que sur la terre on puisse voir,
Je te donnerais ce miroir ! »
Dit Arlequin, par désespoir,
À Colombine la cruelle,
« Je te donnerais ce miroir
Qui te montrerait la plus belle. »

Arlequin tourne un compliment
En vers, dans les rues de Venise,
Pour une inconnue qu'il attend.
Arlequin tourne un compliment,
En se disant : « Qui sait comment
L'amour, ce farceur, se déguise ? »
Arlequin tourne un compliment
En vers, dans les rues de Venise.

Colombine écoute et se tait
(La belle est une fine mouche),
Les rimeurs en sont pour leurs frais.
Colombine écoute et se tait,
S'obstinent trois rivaux inquiets
(Pierrot, Arlequin, Scaramouche).
Colombine écoute et se tait
(La belle est une fine mouche).

Qu'as-tu donc à rôder, si tard,
La nuit, dans les rues de Venise ?
Force-t-on la main au hasard ?
Qu'as-tu donc à rôder, si tard,
En tissant un rêve sans art ?
Vois comme la lune est surprise !
Qu'as-tu donc à rôder, si tard,
La nuit, dans les rues de Venise ?

« Donne-moi le bras, Arlequin »,
Disait à mi-voix Colombine,
« Nous nous séparerons demain,
Donne-moi le bras, Arlequin. »
Le carnaval battait son plein,
Pleuraient toutes les mandolines.
« Donne-moi le bras, Arlequin »,
Disait à mi-voix Colombine.

Le soleil sanglant, chaque soir,
Faisait ses adieux à Venise.
Nous allions au Lido pour voir
Le soleil sanglant, chaque soir.
Nous ignorions le désespoir
Qui vient quand l'amour agonise.
Le soleil sanglant, chaque soir,
Faisait ses adieux à Venise.

Les hautes maisons du Ghetto
Ne se confient plus qu'à la lune.
N'irons-nous pas les voir bientôt ?
Les hautes maisons du Ghetto,
En deuil, sont plus tristes que l'eau
Nostalgique de la lagune.
Les hautes maisons du Ghetto
Ne se confient plus qu'à la lune.

La lune te voit, de là-haut,
Et rit de tes pleurs inutiles.
N'as-tu pas honte, ami Pierrot ?
La lune te voit, de là-haut.
Elles sont bien cent, au bas mot,
Les Colombine, dans la ville !
La lune te voit, de là-haut,
Et rit de tes pleurs inutiles.

Te souviens-tu de ces canaux
Où errait notre nostalgie
D'un amour plus fort et plus beau ?
Te souviens-tu de ces canaux ?
Venise crie : « Pourquoi, si tôt,
Abandonnez-vous la partie ? »
Te souviens-tu de ces canaux
Où errait notre nostalgie ?

— « La neige fleurit en hiver »,
Dit Arlequin à Colombine,
« Ton cœur ne s'est-il pas ouvert ?
La neige fleurit en hiver. »
— « Je n'en sait rien, ami disert »,
Répond Colombine, taquine.
— « La neige fleurit en hiver »,
Dit Arlequin à Colombine.

La lune, actrice de talent,
Traverse lentement la scène.
Venise rêve en contemplant
La lune, actrice de talent.
Arlequin, amoureux dolent,
Et Colombine se promènent.
La lune, actrice de talent,
Traverse lentement la scène.

« Laisse-moi planter mon chagrin
Dans ton cœur », chantait Colombine,
« Je n'aurai pas d'autre jardin.
Laisse-moi planter mon chagrin,
Il fleurira, cher Arlequin,
Dans ton cœur, comme l'aubépine.
Laisse-moi planter mon chagrin
Dans ton cœur », chantait Colombine.

Laisse-la calmer ta douleur,
Pleure dans les bras de Venise ;
Ne la fuis pas, reste, ma sœur,
Laisse-la calmer ta douleur ;
Elle sait parler à nos cœurs,
Elle connaît leur convoitise ;
Laisse-la calmer ta douleur,
Pleure dans les bras de Venise.

Je serais le grand méchant loup,
Tu serais la bonne grand-mère,
Et nos cœurs battraient à grands coups.
Je serais le grand méchant loup.
Le carnaval serait, pour nous,
Transformé en noces princières.
Je serais le grand méchant loup,
Tu serais la bonne grand-mère.

TABLE DES INCIPIT

<i>Aimer de loin et sans espoir !</i>	59
<i>Arlequin rit d'un rire amer,</i>	63
<i>Arlequin tourne un compliment</i>	70
<i>À travers un rêve sans tain,</i>	36
<i>Bien que je sois un chat méfiant,</i>	42
<i>Boirons-nous ensemble le vin</i>	17
<i>C'est toi que je redoute et fuis,</i>	53
<i>C'est vous qui me rongez le cœur,</i>	43
<i>Cet amour a des doigts de feu,</i>	12
<i>Chacun de nous a eu sa part,</i>	44
<i>— Chaque nuit, quand tu seras grand,</i>	55
<i>Colombine écoute et se tait</i>	71
<i>Dans l'eau dormante d'un écho</i>	56
<i>Dans le grand désert angoissant,</i>	52
<i>Dans le jardin du Luxembourg,</i>	37
<i>Dans le murmure des ruisseaux</i>	39
<i>Déguisé en simple passant,</i>	48
<i>« Donne-moi le bras, Arlequin »,</i>	73
<i>Guignol amusait les enfants,</i>	32
<i>J'ai appris un secret troublant,</i>	31
<i>J'ai un unique compagnon,</i>	49
<i>J'écoutais la nuit chantonner</i>	62
<i>Je ne courais pas les chansons,</i>	60
<i>Je ne renierai pas mon chant,</i>	19
<i>Je ne sais pour quelle raison</i>	25
<i>Je ne t'ai pas abandonné,</i>	46
<i>Je sais le forcer à chanter,</i>	50
<i>Je serais le grand méchant loup,</i>	82
<i>Je suis plus sage qu'un hibou,</i>	54
<i>Je te donne mes triolets ;</i>	16
<i>« Je te donnerais ce miroir</i>	69

<i>« La Belle Dame sans Mercy</i>	68
<i>La chanson d'un merle joyeux</i>	38
<i>Laisse-la calmer ta douleur,</i>	81
<i>« Laisse-moi planter mon chagrin</i>	80
<i>La lune, actrice de talent,</i>	79
<i>La lune est un étang gelé</i>	13
<i>La lune te voit, de là-haut,</i>	76
<i>L'amour, l'abandon, puis l'oubli :</i>	64
<i>L'amour m'a donné des leçons</i>	47
<i>L'amour tarde, l'automne fuit ;</i>	51
<i>— « La neige fleurit en hiver »,</i>	78
<i>La pluie frappe sur les carreaux</i>	41
<i>La pluie, qui n'aime pas les chats,</i>	22
<i>Le ciel était blanc, il neigeait ;</i>	34
<i>Le jardin est déjà fermé,</i>	45
<i>Le jour où notre amour est né,</i>	35
<i>Le pinceau du soleil mourant</i>	18
<i>Les cris rauques des remorqueurs,</i>	66
<i>Les hautes maisons du Ghetto</i>	75
<i>Le soleil n'est plus qu'un tison</i>	20
<i>Le soleil sanglant, chaque soir,</i>	74
<i>Les ombres des petits poissons</i>	29
<i>L'hiver, qui t'aime moins que moi,</i>	58
<i>L'ombre grouille de souvenirs</i>	65
<i>M'as-tu vraiment abandonné,</i>	24
<i>Nous comprenions les marronniers</i>	28
<i>Nous nous ferons un feu de bois,</i>	21
<i>Ô Venise, pourquoi gémir ?</i>	57
<i>Pendant les nuits brèves de juin,</i>	14
<i>Polichinelle et Arlequin</i>	67
<i>Qu'as-tu donc à rôder, si tard,</i>	72
<i>Que disent nos petites sœurs</i>	30

<i>Quoi que prétendent les moqueurs,</i>	40
<i>Si elle peut chanter pour toi,</i>	15
<i>Sous ce blanc ciel de février,</i>	61
<i>Souvent, pensant aux Deux Pigeons,</i>	33
<i>Sur l'eau tranquille du bassin</i>	27
<i>Te souviens-tu de ces canaux</i>	77
<i>Toi qui entres dans le jardin,</i>	26
<i>Un rêve franchit l'horizon,</i>	11
<i>« Viens, Guignol, avec ton gourdin,</i>	23

36 CHANSONS NOUVELLES

*My face is light, and my beam is life,
And my passionless being hath no strife.
In me no love is turned to hate,
No fullness is made desolate;
Here is no hope, no fear, no grief,
Here is no pain and no relief;
Nor birth nor death hath part in me,
But a profound tranquility.*

CHRISTINA ROSSETTI

The Song of the Star

*Pauvre exilé de l'air! sans ailes, sans lumière,
Oh ! comme on t'a fait malheureux !
Quelle ombre impénétrable inonde ta paupière !
Quel deuil est étendu sur tes chants douloureux !*

[...]

*Et Dieu nous verse encor la nuit égale au jour.
Non ! ta nuit sans rayons n'est pas son triste ouvrage ;
Il ouvrit tout un ciel à ton vol plein d'amour,*

Et ton vol mutilé l'outrage !

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

Le rossignol aveugle

PIERROT S'ADRESSE AU PUBLIC

Je suis un modeste poète
Cherchant sur des chemins d'exil
Les couplets tendres et subtils
D'une sérénade secrète.

Je vous avouerai franchement
Que ce n'est pas là mince affaire
Quand la belle à qui l'on veut plaire
Se moque de tous les serments.

Ne riez pas : rien n'est plus triste
Qu'un amour fou auquel résiste
Le plus misérable des cœurs
Amoureux de ses propres pleurs.

Plaignez un poète qui prie
Son cœur d'adoucir une vie
Où son art n'est pas le plus fort
Dans les combats contre le sort.

CHANSON D'UN MATIN DE CARNAVAL

Comment, rêve sans horizon,
Dire la nuance indéfinie
Du gris de robe de soie grise
D'une aube où se perd la raison ?

Tant de nostalgies se déguisent
En douces promesses qui font
Juste un petit tour et s'en vont,
Dans le ciel changeant de Venise !

CONSOLATIONS

Des ombres prient en nous.
Notre sang s'offre à elles.
Ce sont des demoiselles
Aux yeux sombres mais doux.

Tous les embruns qui viennent
De la mer les baiser
Rendent à leur passé
Nos lèvres souveraines.

Les larmes du soleil
À nos âmes confiées
Courent à la vallée
De l'éternel sommeil.

Nos pauvres diableries
De pauvres mécréants
Font fleurir l'âpre vent
De l'hiver de nos vies.

S'IL FAUT DIRE LA VÉRITÉ

La lune triche effrontément
En traversant nonchalamment
Le ciel désert où son vieux cœur
Rêve, seul, en cachant ses pleurs
Aux déraisonnables amants.

Ah ! solitude qui fait croire
Aux cœurs blessés que leur mémoire
Peut sans peine être corrompue,
Ta laideur se révèle noire
Aux yeux qui te voient toute nue !

CHANSON DE FRUCTIDOR

L'automne caressant vient,
Tu oublieras tes chimères,
Des deuils de ton âme amère
Il ne restera plus rien.

Console-toi, le temps passe,
Même les plus noirs chagrins
Légués par l'été se lassent
De distiller leur venin.

Regarde mes yeux, écoute
La chanson des souvenirs
Des rêves déjà en route
Vers un meilleur avenir.

AVANT D'ENTRER DANS LE JARDIN

Le Destin est aussi subtil
Que je le dis dans mes chansons,
Le défier n'est pas raisonnable.
Le soir vient. Nous appartenons
À ce rêve gris qui entrouvre
La grille rouillée d'une attente
Où nos cœurs peuvent se trouver
S'ils se cherchent sans rien renier
Des promesses de leur silence.

VÉRITÉS SUR UN COMMENCEMENT

Les marguerites sont des dames
Subtiles et promptes au jeu,
Elles révélèrent les flammes
Du bûcher de l'oiseau de feu.
C'était un secret de nos âmes
Qui n'était connu que de Dieu.
Il faisait noir quand nous allâmes
Cesser d'être ensemble sérieux
Dans le jardin que mon calame
Voue à l'amour vaillant et pieux.
Mais la lune fit les gros yeux.

CHANSON DU CRÉPUSCULE

Une ombre murmure : « il est tard. »
Le soleil, las de son voyage
Où rien n'est laissé au hasard,
Cherche un rêve neuf qui soulage
Son âme qui souffre sans art.
Dans le jardin nu et sans âge
L'ombre se donne à lui, — trop tard !

NUIT DE VŒUX

L'étoile filante qui danse,
Accompagnée de nos souhaits
Cache sous un masque parfait
La nudité de sa violence.

Tout est mystère dans le ciel
Aux yeux des hommes et des femmes
Qui ne cherchent pas dans leur âme
Les dons de l'amour éternel.

PRUDENCE

Toutes les ombres du jardin
Frémissent quand le vent se lève ;
Les arbres, perdus dans leurs rêves,
Oublient le soleil du matin.

Toutes les vies, longues ou brèves,
Comme toutes les nuits s'achèvent.
Ne nous plaignons pas du Destin,
Mais ne nous lâchons pas les mains !

CHANSON DE FÉE MALICIEUSE

Dans le vieux ciel narquois
Le vieux soleil roule, à ce qu'on croit,
Quelque chose, — mais quoi ?
Personne ne lui voit,
En fait, la moindre bosse !
Ce mystère est profond, selon moi.

Le soleil voudrait briller pour toi,
Mais le Destin est rosse :
Le troubadour dans son cœur te voit
Condamnée à dormir dans le bois
Jusqu'au jour de tes noces !

DANS LE JARDIN MYSTIQUE

Nous confierons des rêves pâles
Aux lèvres d'une pluie rieuse
Que nos cœurs pourrons croire heureuse
D'être la fille d'un ciel pâle.

Nous aurons reconnu la source
De bien des blâmables attentes
De joies confiées aux heures lentes
Qui se baignent dans cette source.

Nos cœurs garderont en mémoire
Les heures enfin découvertes
De promesses qui déconcertent
La chair à la pâle mémoire.

CHANSON DE L'AUTRE FAUST

Douce était la pluie de Pâques
Tombant sur tes mains
Tendues vers des nuits opaques
Aux peurs de demain.

Le soleil du rêve grave
Caché dans ton cœur
Pleurait les larmes qui lavent
L'ombre du bonheur.

Le bronze savant des cloches
Enseignait qu'il faut,
Si nos rêves s'effilochent,
Chercher leurs défauts.

L'art de vivre sans souffrance
Est rêve de fou.
Que la sainte Providence
Aie pitié de nous !

HEURES D'ÉNIGME

La nudité des rêveries
Stériles désole ses nuits,
Le temps pour enfanter s'enfuit
Et la pécheresse l'oublie !

La lune entre dans un nuage
Doux comme l'Ange de la Mort ;
Un merle chante dans sa cage ;
On dirait qu'au ciel Dieu s'endort !

DE LOIN

Il avait peuplé son enfance
De chats et de coquelicots,
Était-ce sagesse ou démente ?
N'interroge pas les échos :
Ils pourraient sans miséricorde
Te révéler que cet enfant
C'est toi, toi dont le cœur déborde
D'âpre nuit depuis si longtemps.

CHANSON POUR ATTENDRE

Les nuages volent trop bas,
Ils se prennent aux branches hautes
De rêves d'automne ambigus.

Des ombres affamées explorent
Les ruines laissées par l'été
Une tristesse nue s'attarde
Dans les impasses de nos âmes.

Ce crépuscule est trop cruel.
Demain nous attendrons ensemble
Des nostalgies aux yeux bandés.

CHANSON BIEN SAGE

Seul un rêve nous délivre
Des vains regrets. Il faut vivre !
D'ombre en feu nos cœurs sont ivres.

Tu fais sur l'heure une croix,
Et voici que devant toi
Sans fin les chevaux de bois,
Très doux, très obéissants,
Tournent, tournent comme quand
Nous n'étions que des enfants !

Ce rêve est haute lumière,
La réalité amère
N'en franchit pas la frontière.

LE CERTAIN ET LE POSSIBLE

L'un contre l'autre serrés
Nous pleurerons tout l'été,
Et l'automne venu
Nos cœurs seront tout nus,
Dans le jardin les feuilles rousses
Chanteront une chanson douce
À nos rêves humiliés
De n'avoir rien oublié,
Et qui sait si la pluie sévère
Ne nous deviendra pas plus chère
Que notre pauvre pitié ?

MÉLANCOLIE ET PERPLEXITÉ

La tristesse de ma vie
Est aussi tenace qu'elle,
Mais mon âme ne renie
Que les rêves infidèles
Aux longues nuits qui les lient
À des ombres éternelles.
Que dire à mon sang où prient
Ces ombres, quand Dieu m'appelle
De l'abîme où ma chair crie ?

MIDI SONNE

On dirait que le soleil pleure !
Si triste est la lumière crue !
Le jardin égrène les heures.
Au loin regardent les statues.
Marronniers heureux ? pauvre leurre
D'amants aux rêveries perdues !
Va, chanson, chercher la demeure
Où se plaira ton âme nue.

ENCORE UNE SIMPLE VÉRITÉ

La Madone délivre
Les cœurs des mécréants.
Une ombre est venue vivre
Longtemps dans notre sang ;
Sa forte foi l'enivre,
Satan n'est pas content !
C'est écrit dans le livre
Des rêves des amants.

LA PLUIE ET LE RÊVE

La pluie frappe et caresse
La fenêtre, sans cesse.
Je l'entends et la vois
Célébrer les promesses
De la Nature, et crois
Être elle, bien des fois.
C'est une poétesse,
Sa voix hante ma voix.

FLEUR QUI DEVINT REINE

C'était une fleur très fine.
Elle alla rêver au bord
De la mare qui devine
Sans peine qu'un amour dort
Dans un cœur de capucine
Ingénieux comme la mort.

Elle regarda la triste
Lune sourire dans l'eau
Et comprit que rien n'existe
De plus noble et de plus beau
Qu'un amour vrai qui insiste
Pour être roi au plus tôt.

UNE CHANSON DE FLEURS DÉÇUES

Un nuage admire l'adresse
De la lune qui noue ses tresses
Au silence lourd de la nuit.
Le rêve du jardinier fuit
Nos cœurs ivres de leurs promesses.
Dieu dans le ciel se plaint de lui.

POUR AFFRONTER UNE HEURE HOULEUSE

Le vieux soleil va disparaître
Dans l'abîme, en ne nous laissant
Qu'un sillage sur l'océan
Sans horizon de ses « peut-être ».

Berçons notre rêve incertain,
Qui mendie sur tant de chemins,
En lui chantant une berceuse
De la Venise ténébreuse
Où des mystiques d'autrefois
Cherchaient le vieux Dieu de leur foi.

CHANSON POUR DES IMPRUDENTS

Qu'avez-vous perdu dans les bois ?
Qu'y cherchez-vous avec ardeur ?
Les vieux rêves de votre cœur,
Votre art d'être seul, votre foi,
Votre chemin vers un ailleurs ?
Cherchez, le destin est sans loi !

La maison de l'ogre est peut-être
Toute proche ! et de sa fenêtre
La femme de l'ogre peut voir
Ceux qui ne renient pas l'espoir
Et voient les braises dans la cendre,
Ceux que la nuit ne peut reprendre !

SECRET DE PAUVRES

D'au-delà d'un horizon nu
Un fantôme aux yeux gris arrive,
Avec son masque d'inconnu,
À l'heure marquée, sur la rive.

Une erreur de nos cœurs les prive
D'un rêve qu'ils ont aperçu.
Hélas ! l'oubli noir seul délivre
Les cœurs que l'amour a déçus.

MYSTÈRE D'UNE AUBE D'HIVER EN MONTAGNE

Les noces de la cheminée
Avec le jour qui va paraître
Et s'élançer, de la fenêtre,
Vers elle, comme la fumée
S'élance dans un ciel obscur
Vers un destin peut-être dur,
Sont certes gaies, mais le silence
Est mort, et morte est l'espérance
Que mon âme puisse oublier
Sa solitude sans pitié !

LITANIE D'ÉQUINOXE

Mon cœur ne peut oublier
Un été défiguré
Qui sous son masque doré
Lui cacha la vérité.

Je croyais venu l'été
Où nous pourrions nous aimer,
Où nous pourrions oublier
Les trahisons des étés,

L'été d'espérances fortes
Qu'un mystère nous apporte,
Où l'Ange entrouvre la porte
Du cœur d'une mère morte.

Mais nos cœurs ont vu venir,
Hélas ! et ont dû subir
Un été de souvenirs
Qui sans cesse font souffrir,

Un été qui veut martyr
Mon cœur triste à en mourir,
Courroucé d'entretenir
D'inutiles repentirs.

BERCEUSE POUR TOUS LES TEMPS

Une ombre vêtue d'une robe grise
Essaie de partager avec Venise
Les nostalgies mortes dans le Ghetto
De Varsovie avec tant de héros
Qu'un rêve millénaire a fait revivre
Dans des cœurs qu'un soleil mystique enivre.

AVEU

J'ai beau me mentir constamment,
Je n'ignore pas que m'attend
Le sort des pauvres petits vieux.
Mes yeux, las d'attendre le soir
Qui les console d'être vieux,
Auront beaucoup de peine à voir
Le vieux rêve de la rosée
Briller sur les roses trémières
Et, dans les vitres bien lavées,
La tristesse de la lumière.

CHANSON PHILOSOPHIQUE D'UN JARDIN

La rosée est fille pieuse
D'un mystique sang vermeil ;
Son sacrifice est réveil
De déesse incestueuse.
Les fleurs offrent au soleil
Leurs larmes de fleurs moqueuses ;
Leur cœur pleure et rit, pareil
Aux souffrances délicieuses
Des belles nuits sans sommeil.

CHANSON NORMANDE

La lande abandonnée voulut chanter
Pour elle seule une berceuse honnête
Et renonça aux rêves qui promettent
À l'âme un avenir d'humilité.

La mer au loin frémit de jalousie
Quand elle apprit, de la bouche du vent
Indiscret, cet étrange événement,
Et elle s'écria : « hypocrisie !

L'âpre solitude est un mal parfait,
La lune, ma sœur, dans son ciel le sait,
Rien, dans notre univers, n'est moins secret ! »

APRÈS AVOIR PROMIS LA LUNE

Nous reviendrons à Paris
Un jour de fête arbitraire
Où le ciel en crue sourit
À qui a le don de plaire.

Il y aura un bon vent
Pour nous dans toutes les gares,
Et tout sera comme avant,
Même si nos cœurs s'effarent.

Ne crains pas qu'il fasse noir
Trop tôt dans le ciel de France,
Quelle ombre en deuil voudrait voir
S'éteindre notre espérance ?

SÉRÉNADE À CHANTER HARDIMENT

S'il faut le dire,
Autant le dire tout de suite,
Sans en pleurer ni en rire,
À nos cœurs affamés de rites :
Abandonné sur une croix
Dressée dans un désert sans voix,
Un rêve meurt.
Entends-tu le chœur
Des ombres de mon cœur
Chanter : « amour, amour, amour,
Tu ne seras jamais renié !
À ce jardin des myosotis,
Des anémones et des lys
Tu peux te fier. »

SOLEDAD SAUVÉE

Il ne fera plus jamais noir,
Ici, dans la nuit des miroirs
Où ton cœur saura voir l'image
De Dieu à travers les nuages
De l'amour que tu as trouvé
Après avoir longtemps cherché
Dans le monde de tes chimères
Le don d'éternellement plaire.

36 CHANSONS NOUVELLES

Pierrot s'adresse au public	91
Chanson d'un matin de carnaval	92
Consolations	93
S'il faut dire la vérité	94
Chanson de fructidor	95
Avant d'entrer dans le jardin	96
Vérités sur un commencement	97
Chanson du crépuscule	98
Nuit de vœux	99
Prudence	100
Chanson de fée malicieuse	101
Dans le jardin mystique	102
Chanson de l'autre Faust	103
Heures d'énigme	104
De loin	105
Chanson pour attendre	106
Chanson bien sage	107
Le certain et le possible	108
Mélancolie et perplexité	109
Midi sonne	110
Encore une simple vérité	111
La pluie et le rêve	112
Fleur qui devint reine	113
Une chanson de fleurs déçues	114
Pour affronter une heure houleuse	115
Chanson pour des imprudents	116
Secret de pauvres	117
Mystère d'une aube d'hiver en montagne	118
Litanie d'équinoxe	119
Berceuse pour tous les temps	120
Aveu	121

Chanson philosophique d'un jardin	122
Chanson normande	123
Après avoir promis la lune	124
Sérénade à chanter hardiment	125
Soledad sauvée	126

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flamme et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 4e trimestre 2013

Imprimé en France